



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

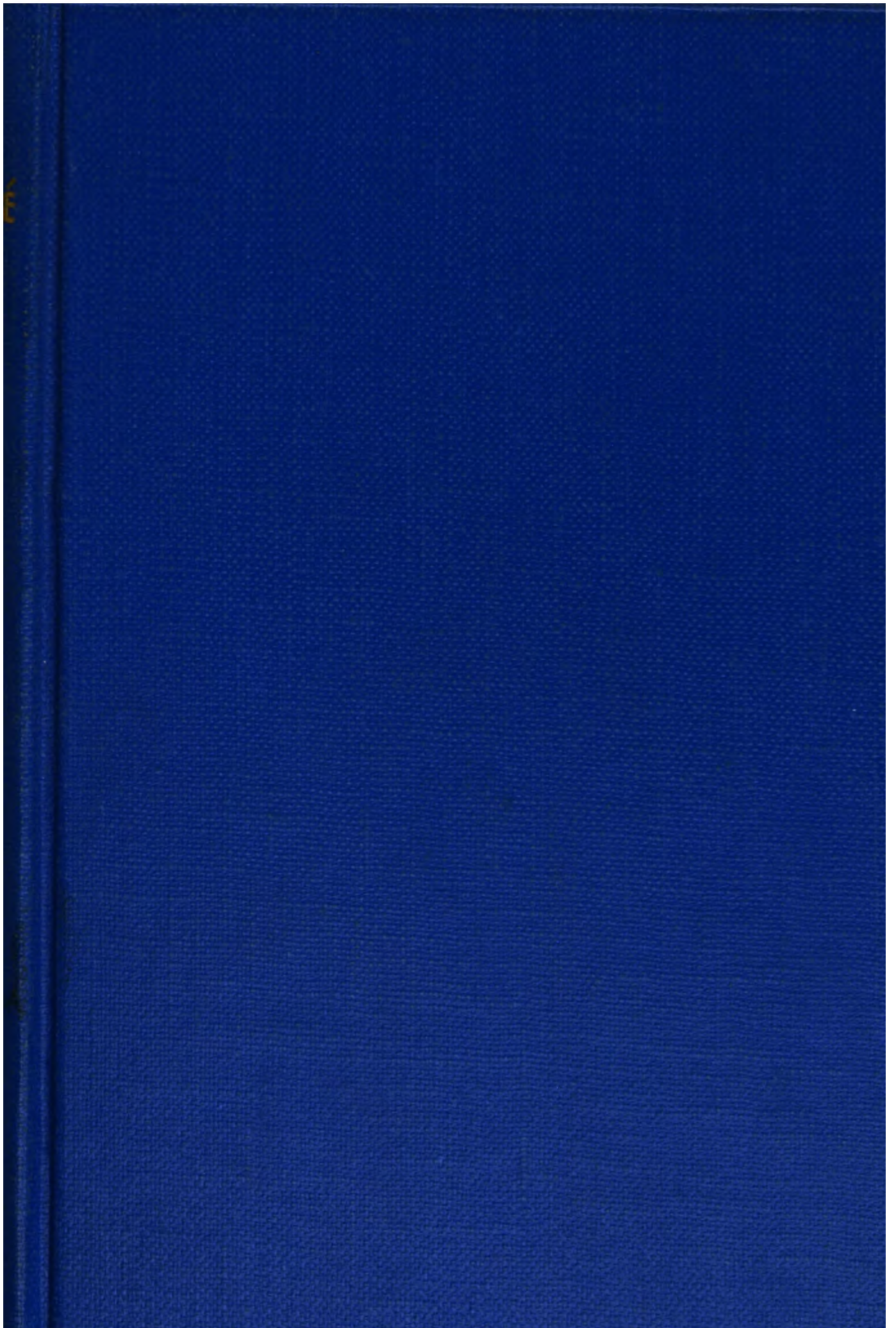
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/5 8151 A. 1

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A

CINQ EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE 1 A 5

DIX EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR
NUMÉROTÉS DE 6 A 15

QUATRE CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL MONTGOLFIER
NUMÉROTÉS DE 16 A 415

TRENTE EXEMPLAIRES MARQUÉS H. C. (*réservés*)
ET DOUZE EXEMPLAIRES MARQUÉS *h. c.* ET SIGNÉS PAR L'ÉDITEUR

EXEMPLAIRE N° 91

Tous droits réservés
Copyright by LA CENTAINE 1929

DIX-NEUF LETTRES

DE

STÉPHANE MALLARMÉ

À

ÉMILE ZOLA



Paris 89 rue de Rome
Lundi 12 Décembre 1887

Mon cher Compère,

J'ai été très sensible à l'envoi
du livre, et comme c'est tard que
je vous le dis !

Le double trait génial et d'une
même origine peut être, que vous
ajouterez à l'inst, cette vie qui
chez les personnages va jusqu'à
leur peau que nous connaissons,

et ici à travers le paysage
entiers circulés, à chaque page ;
aussi le partage des types entre
beaucoup d'êtres et une foule,
que nous voyez plus à distance
et d'où paraît situé le regard
impersonnel de la Nature : je
retrouve cela qui m'émerveille
dans la Genèse, toujours. Il
me me paraît pas que votre esprit
s'y puissions tout de suite et neuf

ait été mieux au point, que
dans ces dernières œuvres d'une
maturité totale. Vous n'avez
eu garde d'omettre rien de ce
qui se fait bas, contre terre,
l'airain divers et si épars,
au l'acte générateur : voilà qui
est d'une philosophie perspicace
et d'une vraie poésie!

Je vous serre très cordialement
la main et vous remercie.

Stéphane Mallarmé,



Dix-neuf Lettres
de
Stéphane Mallarmé
à
Émile Zola

AVEC UNE INTRODUCTION DE
LÉON DEFFOUX
UN COMMENTAIRE DE
JEAN ROYÈRE
UNE LETTRE DE MALLARMÉ EN FAC-SIMILÉ
ET DES NOTES



JACQUES BERNARD
« LA CENTAINE »
157, boulevard Saint-Germain, 157
PARIS-VI°
—
MCMXXIX

INTRODUCTION

« Je ne connais pas un point de vue, en art, qui soit inférieur à un autre .»

Cette parole de Stéphane Mallarmé à Émile Zola se trouve dans une des lettres qui suivent et devrait, nous semble-t-il, être placée en épigraphe du présent recueil où l'on voit que le plus cérébral des poètes du Symbolisme ne partageait point les préventions de ce groupe littéraire contre Émile Zola et son naturalisme — mieux : qu'il suivait avec sympathie le développement d'une œuvre que tout situait aux antipodes de la sienne.

La sympathie de Mallarmé pour Zola, elle apparaît indéniable dans cette correspondance et, elle fait d'autant plus honneur au poète que si nous ne connaissons pas les réponses du romancier, nous savons que celui-ci, dans son œuvre critique se montra parfois rebelle, en dépit de son affection pour l'homme, à admettre une esthétique toute de rêve et de suggestion¹.

L'intérêt littéraire que Mallarmé portait à Zola s'était manifesté publiquement à plusieurs reprises.

Parlant de la représentation de Renée, au Vaudeville, le 16 avril 1887, Stéphane Mallarmé dans des Notes sur le théâtre qu'il donnait à la Revue Indépendante (n° de mai) faisait l'éloge de cette pièce ; il écrivait notamment :

« Ici, l'écrivain qui s'est fait le proclamateur

1. Toutefois, en 1891, dans l'Enquête de Jules Huret sur l'Évolution littéraire, il rendit hommage à Mallarmé « qui a écrit, dit-il, de fort beaux vers et dont on peut attendre l'œuvre définitive ».

d'une doctrine reste à découvert dans ses présomptions que comme qui dirait un changement en l'atmosphère respirable maintenant, et vital sous sa véridique clarté, dût altérer les conditions fondamentales d'un art dès le premier instant notées par qui s'y essaya ; mais je m'en prends à cette imprudence de critique, la pièce d'hier me paraissant à des riens de détails près inattaquable et supérieure presque à tout dans le présent. Instinct ici porté à l'intellect ! Son rai puissant de sincérité sur l'ordinaire scène y darde, plutôt que de la nouveauté, l'évidence de ce qu'on eût pu accomplir jusqu'à aujourd'hui et cause un peu de stupeur qu'il y ait eu lieu de voir autrement qu'avec cette justesse ».

Dix ans plus tard, dans son volume Divagations, il consacrait encore un passage, non moins élogieux, du chapitre Crayonné au théâtre, à cette Renée :

« Vienne le dénouement d'un orage de vie, gens de ce temps, rappelons-nous avec quel souci

de parer jusqu'à une surprise de geste ou de cri dérangent notre sobriété, nous nous asseyons pour un entretien. Ainsi et selon cette tenue, commence en laissant s'agiter chez le spectateur le sourd orchestre d'en-dessous, sa Phèdre, Renée... »

En 1891, répondant à l'enquête de Jules Huret, il identifiait — un peu arbitrairement, pensons-nous — le naturalisme avec la littérature d'Émile Zola et estimait que le mot devait mourir l'œuvre de celui-ci une fois achevée.

« J'ai une grande admiration pour Zola, ajoutait-il. Il a fait moins, à vrai dire, de véritable littérature que de l'art évocatoire, en se servant, le moins qu'il est possible, des éléments littéraires : il a pris les mots, c'est vrai, mais c'est tout ; le reste provient de sa merveilleuse organisation et se répercute tout de suite dans l'esprit de la foule. Il a vraiment des qualités puissantes : son sens inouï de la vie, ses mouvements de foule, la peau de Nana, dont nous avons tous caressé le grain, tout cela peint en de prodigieux lavis,

c'est l'œuvre d'une organisation vraiment admirable... »

Les motifs d'admiration de Mallarmé pour Zola, on ne les ignorait donc point : ils peuvent se résumer dans ce fait qu'il considérait les romans de celui-ci comme des poèmes de caractère lyrique : et quant aux réserves qu'il avait à formuler, elles tiennent en partie dans les propos rapportés par Jules Huret, en cette même enquête de 1891 :

« Mais la littérature a quelque chose de plus intellectuel que cela : les choses existent, nous n'avons pas à les créer ; nous n'avons qu'à en saisir les rapports et ce sont les fils de ces rapports qui forment les vers et les orchestres... »

Les lettres que nous publions ne constituent pas une révélation, mais bien une série de précisions des plus nettes sur les réactions critiques de Mallarmé devant : une farce comme les Héritiers Rabourdin, sept romans de la série des Rougon-

Macquart : Son Excellence Eugène Rougon, *l'Assommoir*, *Une Page d'Amour*, *la Terre*, *la Bête humaine*, *la Débâcle*, *le Docteur Pascal*, *deux romans des trois villes* : *Lourdes et Rome et enfin devant le drame lyrique Messidor*. *D'autres billets qui ont trait à tel petit événement heureux ou malheureux de la vie de Zola, témoignent de l'exquise courtoisie de Stéphane Mallarmé et de son empressement à s'associer aux peines comme aux joies de ses amis.*

Dans cette correspondance, le poète, dont on a dit avec raison qu'il était la suprême subtilité du symbolisme apparaît, une fois encore, comme le plus sagace, le plus clairvoyant des critiques.

Le grand poète porte presque toujours en lui un grand critique. Baudelaire est le lumineux exemple de ce que peut contenir de sagesse et d'audace le génie lyrique lorsqu'il s'avise de sortir de lui-même pour entrer dans l'esprit d'une œuvre qui l'attire.

De même Mallarmé, dont on admirera ici l'art de découvrir les qualités durables d'un récit avec les raisons exactes de l'impression qu'il dégage. Sa clairvoyance en profondeur lui permettait d'accueillir sans étonnement un roman comme La Terre. De sorte que l'année même où cinq jeunes gens, nés du naturalisme et réputés pour leur hardiesse littéraire, croyaient devoir réprover les « grossièretés » de ce livre, le plus raffiné des poètes écrivait sans se troubler :

« Vous n'avez eu garde d'omettre rien de ce qui se fait bas, contre terre, l'amour divers et si épars, ou l'acte générateur : voilà qui est d'une philosophie perspicace et d'une vraie poésie. »

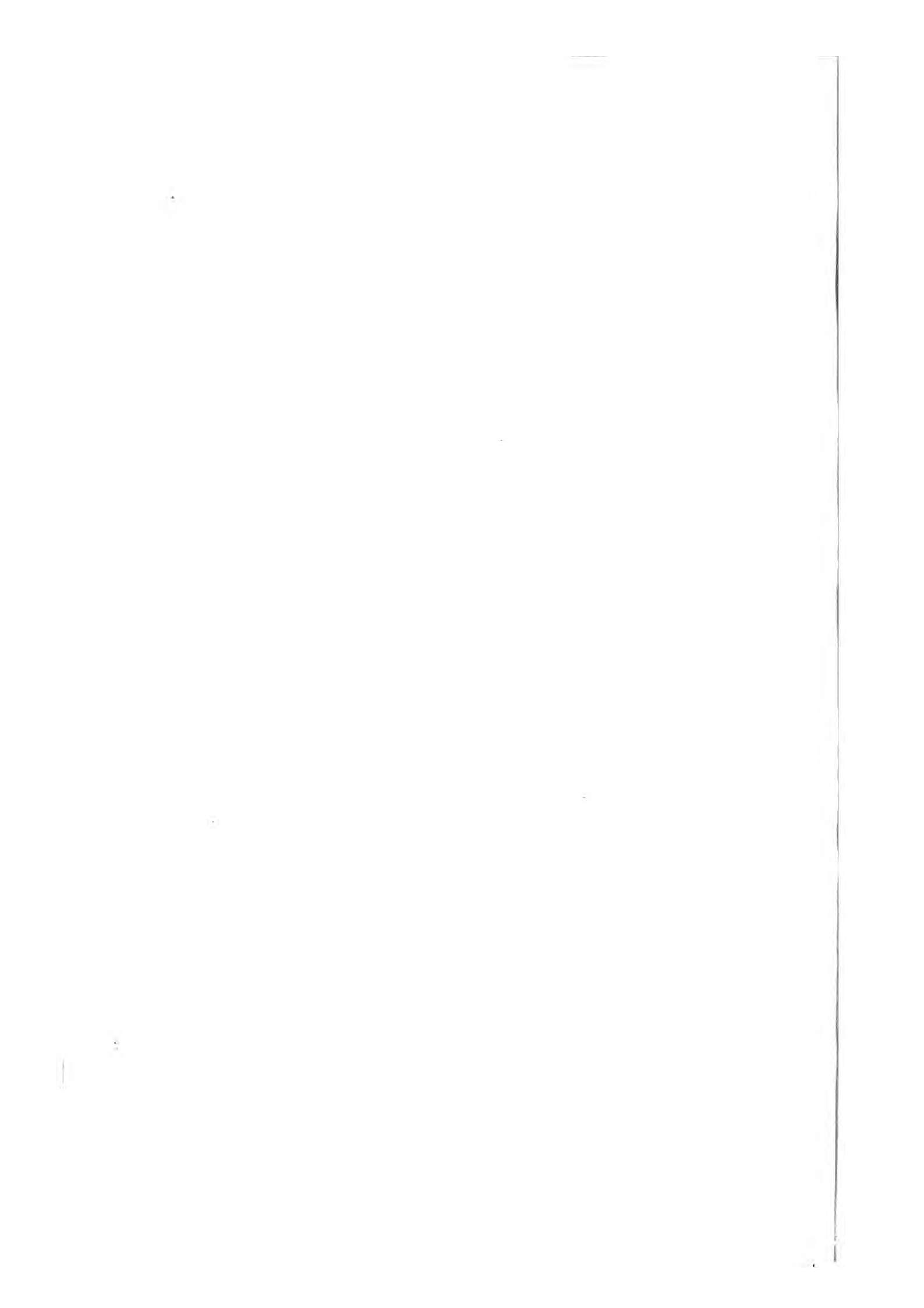
Au vrai, il y a plus qu'un enseignement d'art dans ces textes magnifiques : ils donnent, avec une apaisante sérénité dans le jugement, une incomparable leçon d'intelligence critique.

Nulle complaisance amicale : Mallarmé est un lecteur scrupuleux. Croit-il que Zola a un peu

trop usé, dans certains chapitres de Son Excellence Eugène Rougon, du procédé qui consiste à provoquer d'artificieuses rencontres entre ses personnages : il lui en fait la remarque ; doute-t-il, parfois, en lisant Une page d'Amour du lien logique entre le drame et le décor : il le lui dit ; et il a exploré l'Assommoir avec tant de soin qu'il y a relevé « un lapsus d'œil ou de plume » que personne n'avait remarqué avant lui. En bref, c'est du Mallarmé et du plus pur et du plus haut qu'on trouvera dans ces pages avec ce style si plaisamment immatériel et musical qu'il n'abandonnait même pas pour rédiger ses enveloppes de lettres (remercions le docteur Bonniot d'en avoir publié quelques-unes) ou pour féliciter Zola d'avoir échappé à un accident (« Je souhaite que vous vous remettiez vite de la secrète tristesse qu'à l'être supérieur laisse une rencontre avec le mauvais hasard malgré la conscience d'y avoir échappé... »)

Le beau génie dans sa maîtrise des nuances ! Rien n'est indifférent, rien n'est négligeable de ce qui a ému un tel esprit et des témoignages qu'il nous a laissés. Nous regrettons seulement de n'avoir à présenter qu'un ensemble incomplet : telles lacunes n'ont pu être comblées, malgré les recherches de M. Maurice Le Blond à qui nous devons la communication de ces précieuses pages. Ainsi manquent les lettres écrites entre 1878 et 1887. Le lecteur le déplorera sans doute autant que nous. Mais ce qu'on va lire n'en constitue pas moins une preuve de l'amitié qui unissait Mallarmé et Zola, amitié qui ne devait pas rester ignorée. Selon l'heureuse expression de M. Maurice Le Blond, elle atteste que, au-dessus des divergences d'école et d'esthétique, il existe quelque chose de plus haut, quelque chose qu'Hugo aurait pu appeler « la fraternité des cimes ».

LÉON DEFFOUX.



LETTRES DE
STÉPHANE MALLARMÉ
▲
ÉMILE ZOLA

29, rue de Moscou.

Mon cher confrère,

Je n'ai pas, absent de Paris pendant quelques jours, applaudi, hier soir, les *Héritiers de Rabourdin* : regret et presque remords¹.

Voulez-vous avoir la bonté (le service de mon journal² n'étant pas encore réglé

1. *Les Héritiers Rabourdin*, comédie en trois actes, représentée pour la première fois sur le théâtre Cluny, le 3 novembre 1874.

2. Ce journal était *La dernière Mode*, « Gazette du monde et de la famille », entièrement rédigée par Mallarmé du 6 septembre 1874 au 25 janvier 1875 (Voir la lettre adressée à Zola, à cette date). Dans ce journal « étaient promulgués les lois et vrais principes de la vie tout esthétique, avec l'entente des moindres

avec le théâtre de Cluny) de me donner une entrée, ou deux s'il était possible, demain jeudi ?

Une poignée de mains où je mets toute ma sympathie.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Mercredi, 4 novembre [1874].

détails : toilettes, bijoux, mobiliers et jusqu'aux spectacles et menus de dîners. » Remy de Gourmont, qui a consacré une étude à *La dernière Mode*, dans le tome II de ses *Promenades littéraires* (p. 33 à 48) précise que, du titre à la signature du gérant, les annonces comprises et les analyses de toilette et les menus et les recettes, tout était entièrement rédigé par Stéphane Mallarmé, hormis quelques collaborations littéraires (Banville, Coppée, Sully-Prudhomme, Cladel, Mendès, etc.) — La collection de ce journal est extrêmement rare. Elle ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale et Georges Vicaire, dans son *Manuel de l'Amateur de livres au XIX^e siècle*, déclare ne l'avoir jamais vue.

29, rue de Moscou.
6 novembre 1874.

Cher Monsieur,

J'ai vu votre farce amère ; et je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir, pendant tout une soirée, donné à rire du seul rire qui nous soit permis, à la fois simple et compliqué.

La presse a jusqu'à présent (je parle de ces deux ou trois derniers jours) fait preuve d'une irréflexion absolue.

Quoi ! une enluminure populaire : oui, mais n'est-ce pas aussi le goût des délicats ? Quant à moi, qui admire une affiche, des-

sinée et colorée comme plus d'une, à l'égal d'un plafond ou d'une apothéose, je ne connais pas un point de vue en art qui soit inférieur à un autre ; et je jouis partout ainsi qu'il sied. Que notre ami Manet¹ peigne la toile de parade destinée à la baraque, qui ferait un cadre excellent aux *Héritiers* : toute la presse irait les applaudir et les *y découvrir*.

Pourquoi n'a-t-elle pas fait abstraction du théâtre de Cluny ; où se donne ce scénario, rattaché à la vraie tradition française !

Au revoir donc et merci ; au revoir parce que je désire vous dire un jour combien

1. Plusieurs témoignages nous permettent de croire que Mallarmé et Zola s'étaient rencontrés pour la première fois chez Édouard Manet, rue de Saint-Petersbourg. — Le portrait de Zola par Manet est de 1868 et le portrait de Mallarmé de 1876.

j'admire, mais tout-à-fait, cette œuvre
magistrale, la *Conquête de Plassans*.

Bien à vous,

STÉPHANE MALLARMÉ.

29, rue de Moscou.

Lundi, 25 janvier 1875.

Mon cher confrère,¹

Un mot à la hâte.

J'ai été volé de toute la besogne faite par moi pendant plusieurs mois au journal de Modes où vous aviez été charmant pour me permettre de vous reproduire.

Cette feuille peut passer dans des

1. Cette lettre, moins le post-scriptum, reproduit presque mot pour mot celle qui fut adressée par Mallarmé à Albert Mérat, le 29 janvier 1875 et qui est reproduite par Remy de Gourmont dans son article des *Promenades littéraires* (Tome II, pages 46 et 47).

mains inconnues, promptes à en faire un organe de vague chantage, etc.

Refusez donc à tout prix votre collaboration, gratuite du reste, si une personne inconnue vous demandait de lui continuer la faveur personnelle que vous m'avez faite : dépositaire de votre nom, j'ai, lors de la cession du journal, interdit qu'on s'en servît en mon absence mais je dois encore vous prémunir contre toute tentative mauvaise. Une ligne de réponse de vous me donnerait même quelque force, en supposant qu'on veuille passer outre les précautions prises par moi.

Pardon de tout ce dérangement : que je voudrais vous rencontrer un de ces jours et causer d'autre chose !

Bien à vous,

STÉPHANE MALLARMÉ.

J'ai lu avec non moins de contentement que j'en avais eu à les voir : *Les Héritiers Rabourdin* ; et seuls, mille soucis m'ont privés de vous remercier tout de suite. Merci.

S. M.



Sans date.

[1875 ou 1876].

Paris, 87, rue de Rome.

Mon cher confrère,

Je crains de vous avoir induit en erreur, Jeudi soir : on me dit chez moi que 500 f pour la saison était le prix de la maison non meublée; mais que meublée à présent elle coûte 200 f par mois. Toutefois une double observation : je crois (entre nous) qu'il y a lieu de faire son prix si on louait pour trois ou quatre mois; d'autant mieux que l'ameublement sera sommaire et qu'il y aura lieu aussi

de le compléter à Fontainebleau, si l'on veut avoir toutes ses aises¹.

Puis j'ai omis que le propriétaire de cette jolie chaumière (ce n'est que cela) est : Monsieur P. Lemaire, graveur, rue de Grenelle Saint-Germain 59. Je suppose qu'il est à Paris tous ces temps-ci...

Si du reste, vous aviez la moindre envie d'aller voir de ce côté, et désiriez des renseignements, je vous les donnerais plus au long, hantant le pays depuis cinq ans.

Bien à vous : et mes compliments respectueux à M^{me} Zola.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Samedi matin.

1. Il semble que Zola n'ait pas donné suite à ce projet de villégiature près de Fontainebleau : en 1875, il passa ses vacances à Saint-Aubin et en 1876 à Piriac.

Samedi, 18 mars 1876.
87, rue de Rome.

Mon cher confrère,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir remercié plus tôt; je l'avais fait quand vous m'avez annoncé l'envoi de votre beau livre. Le volume entre les mains, je l'ai lu tout d'un trait; puis, refermé, je l'ai ouvert pour l'étudier, fragment par fragment, pendant quelques jours. Ces deux façons de goûter une œuvre, qui sont, l'une, l'ancienne, du temps des romans faits comme des pièces de théâtre et l'autre, la moderne, alors que les condi-

tions elles-mêmes de la vie obligent à prendre un tôle, à le quitter, etc.; *Son Excellence Eugène Rougon* s'y prête également : car un intérêt profond s'y dissimule admirablement sous le hazard plein de plis et de cassures avec lequel le narrateur d'aujourd'hui doit étoffer sa conception.

Un livre que son esthétique spéciale met d'accord absolument avec le mode d'en user que peuvent apporter ses lecteurs, est un chef-d'œuvre; et voilà pourquoi, préférant peut-être en tant que poète (et j'ai tort) certaines magnificences plus tangibles de la *Curée* et de l'*Abbé Mouret*, je considère votre dernière production comme l'expression la plus parfaite du point de vue que vous aurez à jamais l'honneur d'avoir compris et

montré dans l'art de ce temps. Tout, depuis ce concept si profond et si bien montré et caché à la fois d'une grande force scindée en deux types contradictoires, c'est-à-dire ennemis et avides l'un de l'autre, Rougon et Clorinde qui se complètent réciproquement; jusqu'au style, rapide et transparent, impersonnel et léger comme le regard d'un moderne, votre lecteur, qui verrait juste, oui ! se tient dans une harmonie extraordinaire et qui devrait faire pâmer d'aise la critique la plus doctrinaire, celle que ravissent toutes les lois d'un *genre* littéraire bien observées, s'il était à présent une critique quelconque, un peu lucide et croyant en autre chose qu'en la fantaisie.

Dans l'attrayante évolution que subit

le roman, ce fils du siècle, *Son Excellence...* marque encore un point, formidable : là où ce genre avoisine l'histoire, se superpose complètement à elle et en garde pour lui tout le côté anecdotique et momentané, hasardeux; tandis que l'historien de l'avenir n'aura plus qu'à résumer quelques luttes d'idées, etc. les bonshommes fatals qui se sont crus mieux que des porte-principes devenant tout-à-coup la proie du romancier. Quelle acquisition subite et inattendue pour la littérature, que les Anglais appellent la *Fiction!*

Telles, écrites à la diable et hors de chez moi d'où me chassent en ce moment mille préoccupations, quelques-unes des pensées qu'a vivement éveillées en moi la lecture de votre dernier livre; pardonnez-moi cette rédaction hâtive et incohérente,

mais je n'oublie rien et dès que j'aurai le plaisir de faire quelque part les Livres, tout cela prendre place dans une étude d'ensemble tentée à propos.... de votre œuvre. (Un point qui me reste à élucider, et dont nous causerons quand j'aurais le plaisir de vous voir, c'est pourquoi vous donnez maintenant à de certains dialogues par exemple (une fois avenue de Marbeuf, et d'autres dans la rencontre un peu fréquente, à chaque coin de Paris, de la bande) une allure toute de comédie, comme avec des jeux de scènes, etc. : n'est-ce pas bien littéraire et fait exprès ? mais je crois que vous y êtes forcé, à cause du grand emploi du procédé contraire que vous faites à chaque page du livre.

Au revoir; au premier jeudi; j'espère

alors pouvoir vous dire ce qui se passe à l'*Athenæum*¹.

Mon Dieu ! que le roman anglais, avec ses quelques tics et ses aventures prévues, est encore loin de comprendre ce que vous et la génération française contemporaine, voulez !

Bien à vous,

STÉPHANE MALLARMÉ.

1. *The Athenæum*, grande revue littéraire britannique fondée en 1828 et dirigée actuellement par J.-M. Keynes et H.-D. Ender-son. Elle paraît hebdomadairement. Il y a quelques années, *The Nation* a repris *The Athenæum* dont le nom ne paraît plus qu'en sous-titre.

87, rue de Rome.

Cher Monsieur Zola,

Je signale à l'*Athenœum*, le *journal officiel* de la littérature anglaise, (vous verrez dans le numéro ci-joint une note rapide comme celles qu'on demande là) les livres sur lesquels il [y] a lieu, à leur apparition, d'écrire un article spécial. M. O'Shanghnessy, l'un des principaux poètes contemporains, s'est déjà entendu avec le directeur du journal pour faire l'étude sur *Son Excellence Eugène Rougon*; et je vous demande de bien vouloir, le jour

venu, lui adresser un des premiers exemplaires : qui sait même ? peut-être avant la mise en vente, l'*Athenæum* étant toujours pressé. Faire un public anglais aux quelques romanciers ou aux poètes d'aujourd'hui, nous y arriverons.

Bien à vous,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Samedi, 20 novembre [1876].

Jeudi, sans date [1876].

Mon cher confrère,

Mille remerciements; voulez-vous me permettre d'aller vous voir demain soir, vendredi : ayant à vous répondre, au sujet de l'*Athenæum*.

Dites-moi si je vous dérange, et croyez-moi

Bien à vous

STÉPHANE MALLARMÉ.

87, rue de Rome.

Lundi, 3 février 1877.

Mon cher confrère,

Je viens de relire d'un trait l'*Assommoir* qui me manquait chaque dimanche en recevant la *République des lettres*, depuis quelques temps. L'impression causée par chacun des morceaux était profonde; combien plus l'est celle du livre entier! Merci doublement, puisque c'est dans un exemplaire envoyé par vous que j'ai eu la joie de vous relire.

Voilà une bien grande œuvre; et digne d'une époque où la vérité devient la forme

populaire de la beauté ! Ceux qui vous accusent de n'avoir pas écrit pour le peuple se trompent dans un sens, autant que ceux qui regrettent un idéal ancien ; vous en avez trouvé un qui est moderne, c'est tout. La fin sombre du livre et votre admirable tentative de linguistique, grâce à laquelle tant de modes d'expression souvent ineptes forgés par de pauvres diables prennent la valeur des plus belles formules littéraires puisqu'ils arrivent à nous faire sourire ou presque pleurer, nous lettrés ! cela m'émeut au dernier point ; est-ce chez moi disposition naturelle toutefois, ou réussite peut-être plus difficile encore de votre part, je ne sais ? mais le début du roman reste jusqu'à présent la portion que je préfère. La simplicité si prodigieusement sincère des descrip-

tions de Coupeau travaillant ou de l'atelier de la femme me tiennent sous un charme que n'arrivent point à me faire oublier les tristesses finales : c'est quelque chose d'absolument nouveau dont vous avez doté la littérature, que ces pages si tranquilles qui se tournent comme les jours d'une vie.

Si je vous avais parlé au risque de vous ennuyer pendant une heure ou deux de tout ce que j'admire dans ce gros tôme, je me laisserais aller à dire ensuite que la merveilleuse bataille du lavoir me paraît un peu un hors-d'œuvre, ou sortir du caractère de [Gervaise] et que Nana passe peut-être sans transition visible de la gamine vicieuse et chétive à la belle fille qu'elle devient ; mais vous auriez si beau jeu de me répondre, que je n'insiste pas.

Un rien ; entre de pures fautes d'impression, j'ai relevé un lapsus d'œil ou de plume qui vous amusera : celui-ci, page 264, ligne dixième « *Entre Gouget tout noir, les deux femmes semblaient deux cocottes mouchetées.* »

Or c'est lui qui était entre elles deux ; n'est-ce pas ? Vous me pardonnez, en faveur de vieilles manies de bibliophile, que j'ai eues : cela vous prouve simplement qu'on vous a lu avec soin.

Je suis, dans beaucoup de journaux, avec la joie qu'éprouve tout homme devant un déni de justice ancien, enfin réparé, (car on finira par reparler de la *Curée*, de la *Faute de l'Abbé Mouret*, etc., à propos de votre grand succès d'aujourd'hui) le revirement de la Critique à votre égard. Cela devait arriver, vous n'en doutiez pas vous-

même. Au revoir ; recevez-vous toujours (sauf les soirs de premières) le jeudi ? Je serais bien heureux d'aller vous serrer la main chaleureusement : d'autant plus que j'ai par hasard si froid aux doigts de l'endroit où je vous écris ce bout de billet à la hâte, que je cesse, illisible.

J'ai retrouvé un exemplaire du *Corbeau*¹ que je vous porterai, de la part de Manet que vous aimez et de moi qui vous aime.

Très solitaire et travaillant beaucoup, je ne vous ai vu nulle part, depuis longtemps ; je vous lis, par exemple, dans le numéro du *Bien public* de chaque dimanche : et nous avons, sur cet autre terrain, les

1. *Le Corbeau* d'Edgar Poe, illustré de 5 dessins d'Édouard Manet, texte anglais et français, Paris, Librairie de l'eau-forte, 1874, in-8.

planches théâtrales, sinon la même visée,
du moins les mêmes aversions.

Bien à vous,

STÉPHANE MALLARMÉ.

87, rue de Rome.

Valvins, par Fontainebleau.
Vendredi, 26 avril 1878.

Mon cher confrère,

Mille fois merci de m'avoir inscrit au nombre de vos premiers lecteurs : j'étais fort souffrant, au reçu de votre volume¹ que je viens d'emporter et de lire à la campagne, d'où mon retard à vous presser la main. Je causerai longuement avec vous, quand j'aurai le plaisir de vous voir, Jeudi : permettez-moi aujourd'hui de vous dire simplement et en deux mots, que j'admire votre dernière œuvre à

1. *Une Page d'amour.*

l'égal de toutes les autres, et peut-être un peu plus. Il me semble que vous êtes arrivé pour la première fois, non à faire une chose magnifique, ce dont vous étiez coutumier, mais exactement ce que vous considérez comme le type de l'œuvre littéraire moderne. Un poëme, car c'en est un, sans interruption; et un roman, pour [qui] voudrait n'y voir qu'une peinture juste de la vie contemporaine.

L'homogénéité du milieu et de son atmosphère, ainsi que de votre art à en donner l'impression totale et épuisée, est extraordinaire. On a, en fermant le livre, cette croyance qu'il a été fait aussi rapidement qu'on l'a lu; ou plutôt qu'on vient d'avoir une vision profonde et limpide et c'est tout. Je ne crois pas qu'auteur ait à ce point laissé parler le papier et fait

que les pages se retournent d'elles-mêmes et magiquement jusqu'à la dernière : alors tout est dit et le poëme est contenu, tout entier, dans le livre comme en l'esprit du lecteur, sans que *par une lacune quelconque* on puisse y laisser pénétrer *de soi*, ni rêver à côté. Quant aux détails, vous suivez tout jusqu'au moindre coin, avec mille yeux dont le regard est un : et ton, attitude d'un personnage ou d'un groupe, percevez tout et rendez tout, avec une simultanéité, qui perpétuellement cause l'impression de la vie.

J'admire beaucoup vos fonds, Paris et son ciel, qui alternent avec l'histoire même : ils ont cela de très beau, outre l'incomparable variété et la lucidité de la description, de ne point permettre au lecteur de sortir un instant de chez

vous, puisque vous lui fournissez vous-même des horizons et des lointains; et à ces moments où d'ordinaire on lève les yeux après un épisode du récit, pour songer en soi et se reposer, vous apparaissez avec une tyrannie superbe et présentez la toile de fond de cette rêverie. C'est un grand succès. Toutefois (ma seule critique, mais faite, il est vrai, à un point de vue de composition tout différent du vôtre, qui jouez le hasard!) je n'arrive pas à trouver le lien moral ou dû à une nécessité du sujet, qui existe en cette juxtaposition des ciels, de Paris, etc., et du récit. Si ce n'est qu'Hélène demeure dans la rue Vineuse, qui domine Paris, avec lequel cependant elle n'a point à sympathiser ou à lutter plus tard... Je sais bien que cette simple présence d'un être placé près de la

vaste ville, sans rien de commun avec elle, est, déjà, d'une grande poésie ! Je bavarde, pardon ; mais votre œuvre est si entraînant... C'est vraiment deux des beaux jours de chaque année, qu'on passe avec un de vos livres : et l'on est content de songer que cela reviendra douze fois encore ! Tous mes vœux, mais bien inutiles, pour la fortune du livre : quand je pense à vos inquiétudes, et que vous appelez une œuvre toute de nuances ce roman délicat, oui, mais si vaste !

Passy, que je sais un peu par cœur (y ayant été élevé,) est merveilleux de justesse, jusqu'au cimetière.

A jeudi : veuillez mettre mes hommages aux pieds de M^{me} Zola, avec une partie des félicitations que je vous adresse, mon cher confrère.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Mardi matin, 7 mai [1878].

Mon cher Zola,

Je n'ai pas pu vous serrer la main hier soir; je ne veux pas attendre à jeudi.

Comme j'aurais ri de bon cœur, sans l'impression énervante de ce qui allait se passer ! Vous n'êtes pas sans vous être rendu compte que très peu de gens malintentionnés, mais tenaces dans leur effort, ont suffi pour rendre comme hostile un public étonné et peut-être mal à l'aise; lequel, au vent contraire, eût tourné pour vous.

Tout gratuit, l'accident n'en est pas moins fâcheux, à plus d'un égard; et ennuyé que vous devez être, comptez-moi dans les amis qui sympathisent avec vous et aiment la pièce¹.

Votre

STÉPHANE MALLARMÉ.

1. *Le Bouton de Rose*, comédie en trois actes, représentée pour la première fois au théâtre du Palais-Royal, le 6 mai 1878. La pièce, une simple farce, fut sifflée au second acte et le public se refusa à entendre le troisième. « Le tapage était tel, écrit Zola dans la préface de cette pièce, que les malheureux critiques ne pouvant saisir les noms des personnages au milieu du bruit et ne comprenant plus rien à l'intrigue, ont fait les comptes rendus les plus fantaisistes du monde. »

Paris, 89, rue de Rome.

Lundi, 12 décembre 1887.

Mon cher confrère,

J'ai été très sensible à l'envoi du livre, et comme c'est tard que je vous le dis !

Le double trait génial et d'une même origine peut être, que vous ajoutez à l'Art, cette vie qui chez les personnages va jusqu'à leur peau que nous connaissons, et ici à travers le paysage entier circule, à chaque page; aussi le partage du type entre beaucoup d'êtres et une foule, que vous voyez plus à distance et d'où serait

situé le regard impersonnel de la Nature : je retrouve cela qui m'émerveille, dans *la Terre*, toujours.

Il ne me paraît pas que votre esprit si puissant tout de suite et neuf ait été mieux au point, que dans ces dernières œuvres d'une maturité totale.

Vous n'avez eu garde d'omettre rien de ce qui se fait bas, contre terre, l'amour divers et si épars, ou l'acte générateur : voila qui est d'une philosophie perspicace et d'une vraie poésie !

Je vous serre très cordialement la main et vous remercie.

STÉPHANE MALLARMÉ.

13 juillet 1889.

Mon cher Zola,

Je vous serre la main à l'occasion du tardif ruban¹, nécessaire pour atteindre à des honneurs en rapport avec ceux que nous vous rendons; et prie M^{me} Zola d'accepter mes hommages et mes félicitations.

STÉPHANE MALLARMÉ.

1. Ce fut Édouard Lockroy, ministre de l'Instruction publique, qui décora Émile Zola. La nomination parut à l'*Officiel* du 14 juillet 1888 (page 3039) sous la forme suivante : « Zola (Émile), romancier, auteur dramatique, critique littéraire ». Mallarmé avait félicité son ami la veille, la liste ayant paru dans *Le Temps*.

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne).
Dimanche, 5 octobre 1890.

Je me suis promis de ne pas rouvrir *la Bête humaine*, reçue de vous, cet hiver, pendant un voyage, mon cher Zola, or je m'apprête à en faire, ce soir, ma lecture une fois de plus, avant simplement de vous avoir remercié. Le bout de papier, où l'on va mettre rien, surnage peu en la multiple émotion immédiate que cause un pareil livre, et s'évanouit aisément. Quelque insignifiant appoint que soit mon mot tardif à l'émerveillement de

tous, je l'envoie pour que vous ne songiez pas, et cette fois moins que jamais, à un manque d'intérêt chez moi.

J'admire, avec tout mon esprit et de longue date, cet art, le vôtre, qui est entre la littérature et quelque chose d'autre, capable de satisfaire la foule et étonnant toujours le lettré; et je crois que jamais torrent de vie n'a circulé comme dans ce ravin creusé par votre drame entre Paris et le Havre.

Merci ou pardon, je ne sais lequel écrire, recevez-le comme la poignée de mains d'une rencontre sans date, mais contente.

Bien à vous,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Paris, 89, rue de Rome.
27 juillet 1892.

Mon cher Zola,

Merci. J'ai rouvert, après ma lecture, *la Débâcle* mais par étude, vu qu'on peut, le lisant une fois, en tirer l'impression entière.

Aussi j'admire à travers ce qu'a d'éperdu et de vaste ce livre infatigable si humain, la belle transparence de votre art, qui ne se dément; pas une page autre, lacérée et les mots, je le dirais, mis, à la fin, avec le même sens, au même degré et dans la même vibration. Quelle certitude !

Vous pensez que je ne vous envoie pas ici d'appréciation, mais une forte, admirative poignée de main; et toujours mon remerciement.

STÉPHANE MALLARMÉ.

J'ajoute que j'aurais voulu vous revoir au cimetière samedi et vous dire mon émotion à ce complet discours et cordial et haut¹.

1. Il s'agit du discours prononcé par Zola aux obsèques de Léon Cladel, le 23 juillet 1892, au cimetière du Père-Lachaise.

Paris, 14 juillet [1893].

Mon cher Zola,

Voulez-vous me compter parmi ceux que ce rien, la rosette d'officier¹, certes, à côté de l'œuvre, contente, cependant : pour une fois, juste à l'achèvement de votre prodigieux poème, cette distinction a quelque chose d'ample et de national. Une fête avait été déjà la pose de cette

1. La rosette d'officier de la Légion d'honneur fut donnée à Zola par M. Raymond Poincaré, ministre de l'Instruction publique. La promotion parut au *Journal officiel*, le 14 juillet 1893 (page 3621). Cette fois encore, les félicitations de Mallarmé arrivèrent sans retard, le jour même.

pierre d'angle puissante et suprême, le *Docteur Pascal*, que je vous remercie, comme toujours, de m'avoir fait lire.

Je vous serais reconnaissant de présenter à M^{me} Zola, si elle veut bien ne pas m'avoir oublié, mes plus vives félicitations, en cette circonstance; et je vous presse la main.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne).

Jeudi, 22 août [1894].

Mon cher Zola,

Merci de *Lourdes*, si ce peut se dire si brièvement. La maîtrise dans la composition m'émerveille, le morceau qui est ici et non là et la fusion de tout, en la maturité de votre art autant que de votre pensée, si dépouillée. Aussi, c'est surprenant comme cet ajouté de la Musique à la Littérature, autour de quoi le même grand train, au fond la poésie, s'opère dans votre œuvre sûrement avec ampleur ! Nous l'obtenons, hommes du vers, comme

qui dirait extérieurement et dans le grain du tissu; mais vous, avec quels nobles plis en la masse mobile de votre Symphonie... J'admire votre Bernadette : vous l'avez faite en grand historien, avec une émotion tendre au lecteur, devant une matière nouvelle ou autre que la vie inventée par vous littérairement.

Tout cela pour vous dire quelque chose ou, mieux, un serrement de main bien admiratif et sincère.

Votre

STÉPHANE MALLARMÉ.

Paris, mars [1896].

Mon cher Zola,

J'ai voulu, avant de vous remercier de la lecture de *Messidor*¹, l'aller entendre et voir à la scène. Le livret, qui est une merveille d'invention et de coupe, se transporte tout entier, sans rien perdre de son pathétique ni de sa magnificence : un peu de la prose, peut-être, fuit par instant, mais elle dispense du vers inutile ici.

1. Drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, poème d'Émile Zola, musique d'Alfred Bruneau, représenté pour la première fois à l'Opéra, le 15 février 1896.

L'ensemble est de mille fois supérieur à l'esthétique des opéras contemporains, indiscutablement et, vit-on le théâtre chanté et dansé sous un aspect très différent, on sent que votre griffe ne se pose quelque part, qu'à bon escient.

Votre ami,

STÉPHANE MALLARMÉ.

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne).

27 novembre [1896].

Mon cher Zola

Ne faites pas attention, après la saison qui me sépare de la belle lecture de *Rome* je satisfais seulement une manie ; mais, ne puis ranger dans ma bibliothèque un livre, avec lequel j'ai vécu plusieurs jours, sans un mot dit d'admiration. Il m'a fallu un été troublé par la maladie auprès de moi, pour ne vous avoir pas remercié à une date honnête.

L'historien, dans ces grandes œuvres de

maturité, que vous êtes et, autant que jamais le romancier-poète. Votre marque, mise sur la cité, y reste dorénavant et le nom de Rome ne peut plus ne pas évoquer Zola.

Je vous presse la main, touché, chaque fois, si tardif que vous veuillez bien me compter entre vos très proches lecteurs.

STÉPHANE MALLARMÉ.



Lundi, 26 avril [1897].

Mon cher Zola,

Toute mon émotion.

Cela va si peu de pair, l'Accident¹ et vous; à qui est dûe une continuation de jours introublés. Je souhaite que vous vous remettiez vite de l'ébranlement; aussi de la secrète tristesse qu'à l'être supérieur laisse une rencontre avec le mauvais hazard malgré la conscience d'y avoir échappé.

1. Émile Zola avait été renversé sur le boulevard par une voiture. L'accident n'eut d'ailleurs aucune gravité, mais les journaux en parlèrent beaucoup.

J'allais, du printemps d'ici vous remercier pour l'envoi du beau dernier livre : quelles admirables pages de lutte¹ !

Voulez-vous me permettre d'exprimer à M^{me} Zola la part que je prends de loin à ses angoisses passées.

Votre fidèle

STÉPHANE MALLARMÉ.

1. *Nouvelle Campagne.*



COMMENTAIRE

Nul n'était plus qualifié que Jean Royère, poète de la famille intellectuelle de Stéphane Mallarmé et qui possède à fond toutes les nuances de l'esthétique mallarméenne pour commenter les lettres qu'on vient de lire. A ce pur lyrique qui est, lui aussi, comme Mallarmé, un admirable critique, nous avons soumis ces textes et posé deux questions qu'il rapporte, en y répondant, dans la lettre ci-après.

L. Dx.

Paris, le 16 octobre 1928.

Mon cher ami,

J'ai lu avec un très vif intérêt et un grand plaisir les dix-neuf lettres de Mallarmé à Zola que vous m'avez communiquées... La publication de ces documents ne pourrait que servir la réputation de Mallarmé, et fixer sa physionomie.

Il en est ainsi, d'ailleurs, de la publication de tous les inédits des grands morts.

Le docteur Bonniot, jadis, m'a fait l'honneur de me consulter en me laissant presque le soin de trancher la question, sur l'opportunité de la publication d'*Igitur*. Je me suis prononcé nettement pour l'affirmative et bien que cette publication ait été critiquée par des mallarméens notoires, je persiste dans mon opinion. Sans *Igitur* non seulement on ne peut pas

comprendre *Un Coup de Dés*, mais on ne peut rien savoir de précis sur la gestation de ce fameux LIVRE quintessentiel dans lequel Mallarmé s'est consumé, non sans grand profit indirect.

En ce qui concerne les lettres à Zola, je vais répondre avec précision à votre question très bien posée. Comme vous, j'estime que ces lettres sont tout autre chose que des formules d'aménité et de courtoisie. Et, dès lors, vous me demandez d'expliquer comment « la sensibilité mallarméenne pouvait admirer un art si différent du sien ».

Il y a des raisons extrinsèques.

Mallarmé était très compréhensif et, passionné de littérature, aimait tout ce qui la concerne. Ghil me disait : « J'admire ce que je ne peux pas faire ». Mallarmé était du même sentiment. L'œuvre de Zola, en tant que différente de sa conception littéraire, ne pouvait que le surprendre par sa puissance, sa continuité de dessein, et contenter le juge impartial qu'il fut toujours. En outre, Zola est méridional, Mallarmé aimait Aubanel, Mistral, et le génie méridional. Son *Après-midi d'un Faune* est un tableau dédié à Sa Majesté le Roi Soleil.

Il y a bien d'autres raisons de cet ordre que l'on pourrait déduire. Mais je vais immédiatement à l'essentiel.

On pourrait écrire un grand article très intéressant sous ce titre : « Zola et Mallarmé » .

Zola et Mallarmé sont deux mystiques athées.

Le naturalisme épique de Zola correspond dans une certaine mesure au *Cérémonial* de Mallarmé : l'un et l'autre divinisent l'Œuvre et sacrent la Foule .

Baudelaire, dont la mystique est transcendente, aurait eu horreur de Zola, mais n'eut pas aimé de cœur Mallarmé en tant que grand poète de la foule.

Au contraire Edgar Poe, l'auteur d'*Eurêka* — qui est le vrai maître de Mallarmé — et dont la mystique est, comme la sienne, *immanente*, aurait salué Zola comme le salue Mallarmé :

Zola magnifie le réel à un peu trop bon compte ; la Terre, la Machine, Paris, etc. Mais ce panthéisme ou plutôt cette panthéification systématique de son cerveau et de son œil, cela est très mallarméen, comme, aussi, le Satyre d'Hugo.

Poe, Zola, Hugo, Mallarmé sont des *cybéliens*. Baudelaire est croyant, chrétien, catholique, et verrait

un sacrilège dans la mystique athée que je définis à gros traits.

Réfléchissez-y, cher ami : diviniser le Vers ! diviniser le Livre ! Admettre la Foule et le Monde au miracle de leur incarnation ! Faire de tout Le Temple ! et de tout cela l'Art ! C'est colossal, comme disent les Allemands. C'est formidable et naïf en même temps. C'est cependant la mystique de Mallarmé et c'est elle qui le fait sympathiser au fond avec Zola.

Maintenant, les différences qui les séparent sont évidentes ; mais elles laissent subsister la sympathie profonde.

Dans la destinée, Mallarmé donne au *Hasard* la grande place que Zola donne un peu trop arbitrairement à la Science.

De tout cœur votre ami,

JEAN ROYÈRE.

Le lecteur a remarqué que Mallarmé observe pour les mots hasard, hasardeux, tome et Havre l'orthographe hazard, hazardeux, tôme et Hâvre. Après vérification sur les originaux, nous ne nous sommes pas cru permis la moindre rectification. Nous avons également respecté la ponctuation.

TABLE DES MATIÈRES

161

INTRODUCTION	7
LETTRES DE STÉPHANE MALLARMÉ.	19
COMMENTAIRE	71



Achevé d'imprimer
le vingt décembre mil neuf cent vingt-huit
par
les imprimeries
LAINÉ ET TANTET
à
Chartres
pour
LA CENTAINE

55660950

Dix-neuf Lettres

de

Stéphane Mallarmé ^①

LETTRES à

Émile Zola ^②

AVEC UNE INTRODUCTION DE

LÉON DEFFOUX

UN COMMENTAIRE DE

JEAN ROYÈRE

UNE LETTRE DE MALLARMÉ EN FAC-SIMILE
ET DES NOTES

140



JACQUES BERNARD

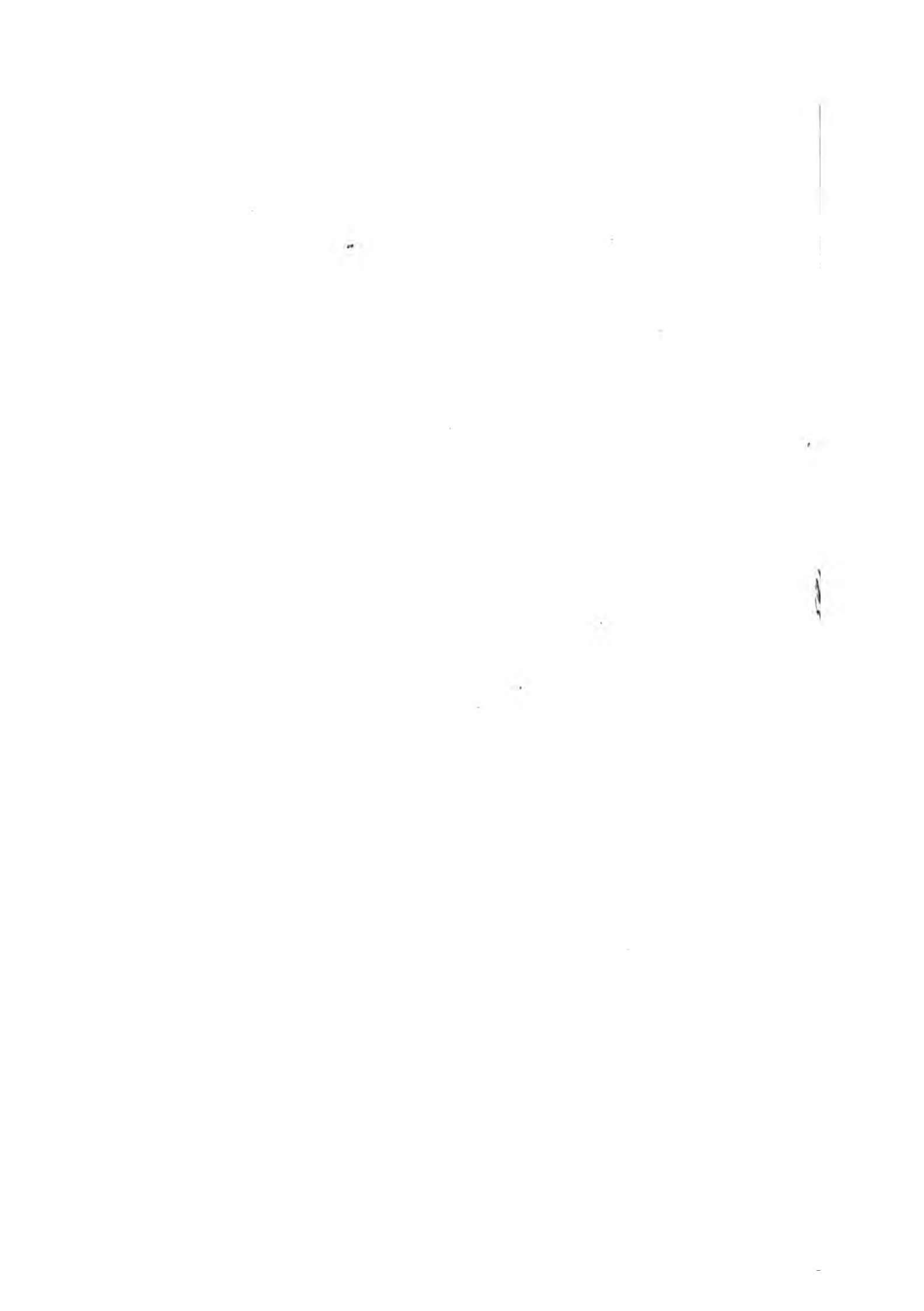
« LA CENTAINE »

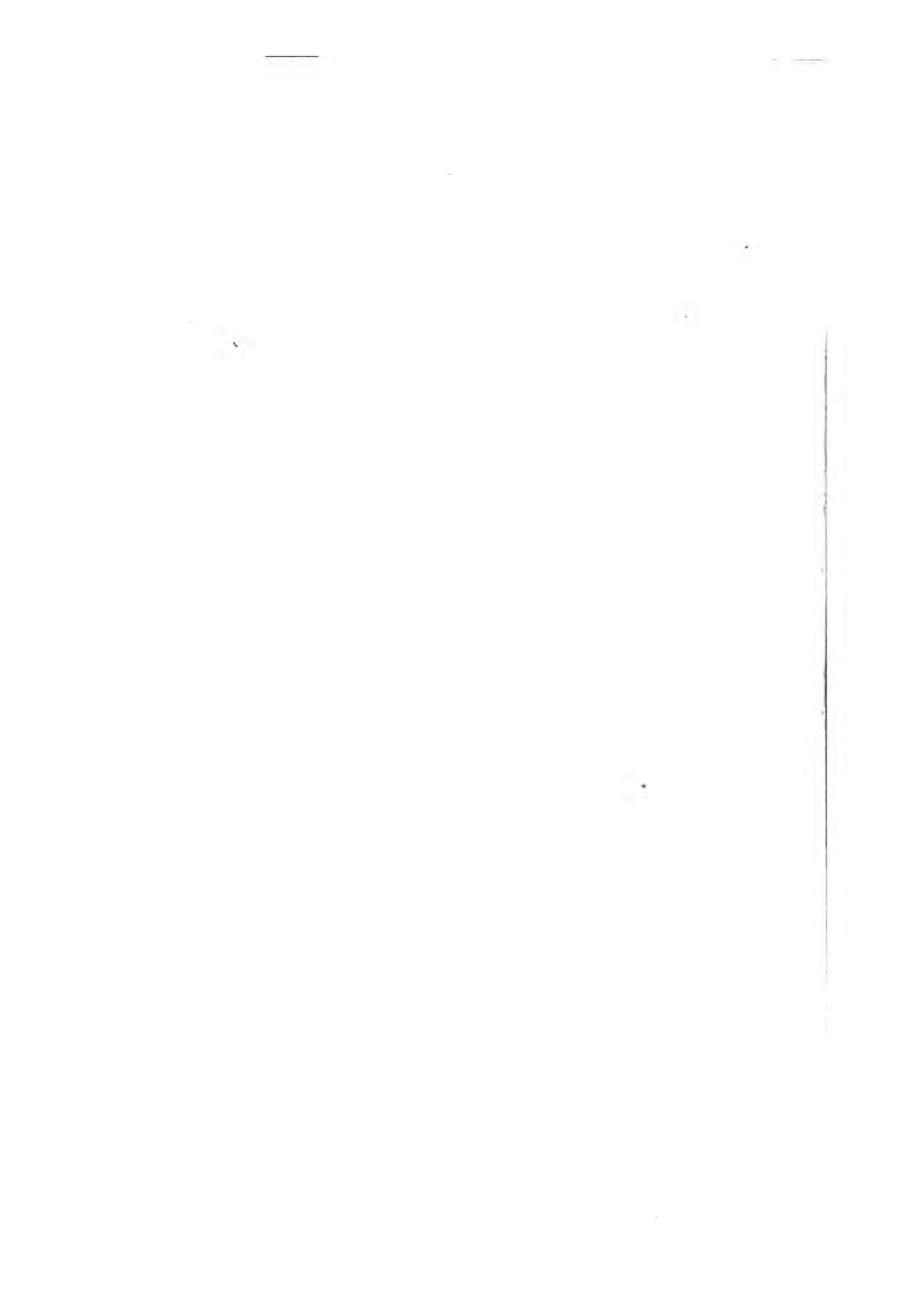
157, boulevard Saint-Germain, 157

PARIS-VI^e

MCMXXIX

7/5 8151 A.1





Vertical line on the right side of the page.



